

Tendance

Le grand retour de l'appareil photo jetable

Peu coûteux et pas dommage, il suscite l'attente qu'on ne connaissait plus et reprend du galon, notamment auprès des jeunes. Décryptage à quelques jours du festival Images Vevey

Marion Police
@marion_902

Clic, clac, Kodak. Dans les années 1990, le grand public s'arrachait l'appareil photo jetable: bien moins coûteux qu'un «vrai» boîtier, il démocratisait la pratique photographique. Petit, léger, et moins précieux de par son caractère éphémère, l'appareil en plastique s'était hissé au rang d'accessoire indispensable à glisser au fond du sac.

Puis le numérique est passé par là, reléguant pour un temps la photo argentique dans les abîmes du has been. Mais les années 2020 semblent marquer un tournant. L'appareil jetable est à nouveau brandi par des ados et jeunes adultes, des collégiennes à la it-girl Gigi Hadid. Et plus encore sur les différents réseaux sociaux, à coups de tutoriels YouTube ou comptes Instagram dédiés.

Les vendeurs sont formels: Fnac Suisse, par exemple, parle «d'un retour en grâce auprès de toutes les populations, particulièrement les jeunes» et d'une «croissance forte sur les huit derniers mois». Le constat est similaire dans les rues de Vevey, à quelques jours d'une nouvelle édition du festival Images. Dans sa minuscule boutique ouverte en 1966, Pierre Fillistorf hoche la tête: «Depuis deux ans, j'ai dû augmenter mes commandes, et j'ai des problèmes de livraison. Mais globalement, tout ce qui est argentique se vend de nouveau bien.»

Un support tangible

Que signifie ce regain d'intérêt, et en est-ce vraiment un? Pour Luc Debraîne, directeur du Musée suisse de l'appareil photo, à Vevey, la réponse est nuancée. «Il n'a jamais vraiment disparu des rayons et cela reste un marché de niche. Mais c'est vrai que nous aussi, nous avons vu la demande augmenter et nous avons étoffé notre offre.»

Dans la boutique du musée, un étal est consacré à ces boîtiers de nouvelle génération: Kodak, Harman, Lomography, Fujifilm... pour une moyenne de 15 à 25 fr. Classiques ou étanches. L'un d'entre eux – plus cher – ose même le «jetable réutilisable». Un paradoxe qui prête à sourire, mais une option intéressante puisque le concept de l'usage unique, dans le contexte climatique actuel, est plutôt dépassé. Il s'agit simplement d'un boîtier dans lequel la pellicule peut être changée; un joli coup de «rétro-marketing» (voir encadré).

Une autre «innovation» prend la forme d'un appareil jetable dans lequel est niché un film Tri-X 400, une pellicule noir et blanc avec du grain, contrastée, rendue célèbre dans les années 1950 à travers la pratique de la photographie de rue. Henri Cartier-Bresson, Vivian Maier ou encore Robert Frank en ont été de grands adeptes.

«On revient aux fondamentaux de la photogra-

phie, poursuit Luc Debraîne. C'est assez semblable à l'intérêt renouvelé pour le vinyle. La motivation est d'avoir un support tangible qu'on peut regarder, admirer. Et puis on peut annoter les images, les garder. Avec l'assurance qu'elles vont rester dans le carton ou le tiroir, tandis que sur un téléphone ou un disque dur, tout peut disparaître.»

Recréer l'attente

C'est un peu ce que cherchaient Laetizia Fedele et son compagnon lorsque, à l'occasion d'une fête pour leurs 30 ans respectifs, le couple a disposé sur les tables plusieurs appareils à l'intention de leurs convives. «Contrairement au polaroid où la photo est instantanément imprimée, les photos restent dans l'appareil et tu ne sais pas ce que les gens ont pris. Il y a des photos ratées, mais je les trouve cools aussi, et le fait de les faire développer crée la surprise. C'est ça qui me plaît», détaille Laetizia Fedele. Recréer l'attente, la petite excitation au moment de recevoir l'enveloppe, de découvrir les images. Et de cette façon, avoir l'impression de revivre un événement, de s'y replonger.

Un apprentissage de la patience en amont et en aval, puisqu'il s'agit aussi de composer avec la vingtaine de poses que permet l'appareil, et donc de se focaliser davantage sur l'instant présent. De réfléchir à la bonne scène, la bonne lumière, afin de ne pas gâcher la pellicule.

Pour Olivier Glassey, sociologue spécialiste des usages du numérique, l'intérêt pour ces appareils tient également au désir d'intimité. «Nous sommes passés d'une époque où les photographies étaient partagées dans un cadre familial, rituel, des moments rares de coprésence physique... à des images omniprésentes aujourd'hui, au point d'avoir des phénomènes de saturation et des enjeux de sens: que vaut une image parmi toutes les autres? Là, on leur confère à nouveau de la rareté, de l'unicité. Il s'agit de redonner à un instant présent sa couleur, sa spécificité, dans un monde saturé de flux numérique d'images.»

Des films aux filtres

Emma, 18 ans, a acheté son premier appareil photo jetable il y a une année. Elle ne l'utilise en effet que pour des occasions particulières: sorties, fêtes ou vacances. «Ça rend le souvenir plus spécial. J'aime la qualité du rendu, il y a un effet plus sombre, un peu vintage. Quand on les regarde sur le téléphone ensuite, on voit la différence. C'est comme s'il y avait déjà un filtre.» Ces mots laissent presque transparente une mise en abyme: les applis telles qu'Instagram ont copié les aberrations optiques de l'argentique qui font aujourd'hui le renouveau de ces appareils.



L'engouement pour la photo argentique, et pour les appareils photos jetables, est observable notamment sur les réseaux sociaux, où les tutoriels à l'intention des novices fleurissent. (Robert Daly/RF/Getty Images)

«Les défauts visibles, les lumières parasites, les couleurs qui fuient... Les développeurs ont numérisé cela et nourri un intérêt pour cette esthétique. Et désormais, on veut revenir à l'authentique»

Luc Debraîne, directeur du Musée suisse de l'appareil photo, à Vevey

«Les défauts visibles, les lumières parasites, les couleurs qui fuient... Les développeurs ont numérisé cela et nourri un intérêt pour cette esthétique. Et désormais, on veut revenir à l'authentique», commente Luc Debraîne.

Mais ce besoin de matérialité change-t-il vraiment l'usage que l'on fait des photographies une fois développées? Celles-ci connaissent-elles la même destinée que les milliers de clichés stockés sur nos cartes mémoires et nos clouds, c'est-à-dire l'oubli?

Emma se plaît à afficher certaines photos dans sa chambre, il lui arrive aussi de les reposer sur les réseaux sociaux. «Mais j'ai des amies qui ont créé de nouveaux comptes Instagram où elles ne publient que des photos prises avec leurs appareils jetables», précise-t-elle. Un jeu entre les médiums est lancé, un dialogue entre réel et virtuel. Cette forme de «remédiation» est sans doute le signe que l'appareil photo jetable, tout comme le polaroid, s'adapte et fait lui-même l'objet de réinventions, de réinterprétations.

Selon les mots d'Olivier Glassey, «c'est une mode que l'on pourrait stigmatiser puisqu'elle pose problème d'un point de vue environnemental. Et en même temps, c'est sans doute une manière de faire un pas de côté et de se réapproprier certaines pratiques d'autrefois.» ■



«La perte de contrôle est déterminante»

Trois questions à Patrice Duchemin, sociologue de la consommation, auteur de «Le Pouvoir des imaginaires. 1001 initiatives pour révolutionner la consommation» (Ed. Arkhè)

Dans le cas des nouvelles versions d'appareils photos argentiques ou des vinyles, peut-on parler d'une forme de «marketing rétro» qui joue sur la nostalgie?

Absolument. En revanche, je n'utiliserai pas le terme «nostalgie» puisque les consommateurs actuels d'appareils jetables ou de vinyles ne sont pas ceux qui les ont connus dans les années 1970 ou 1980. Je parlerais plutôt de penchant pour le rétro, ou peut-être même de rétrofuturisme; les nouvelles générations puisent dans le passé comme dans le futur. Par ailleurs, il y a sans doute un facteur intergénérationnel. Lorsque vous êtes l'enfant de parents qui étaient jeunes entre 1970 et 1980, vous êtes exposé à des récits de liberté, à leur nostalgie. Vous pouvez donc développer une sorte de faiblesse naturelle pour cette époque.

Qu'est-ce que cela dit de nous, cette consommation d'objets qui étaient tombés en désuétude au profit du numérique?

Il y a deux choses intéressantes dans ce phénomène. La première, c'est la temporalité: l'attente, la surprise, mais aussi le temps de l'action. Dans le cas de l'appareil photo, vous appuyez sur le bouton au moment choisi, vous êtes celui qui détient, peut-être, le talent. C'est une forme de réappropriation de soi. Si les gens bricolent ou réparent des voitures – car le vintage concerne aussi l'automobile –, c'est que dans l'épreuve du temps, il y a l'épreuve de vous-même et de votre savoir-faire.

Ensuite, il y a la perte de contrôle. Quand on fait des photos avec un smartphone, on contrôle tout: on modifie la lumière, on fait du flou, on change le fond... Là, on ne contrôle pas la finalité. Ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui des enfants veulent des drones comme Pixy qu'ils ne peuvent pas téléguider et qui leur ramènent des photos «surprises».

Les enjeux sont-ils identiques concernant la mode vintage, avec le succès des friperies, par exemple? Non, pas tout à fait. Le vêtement a changé de statut: c'était d'abord le symbole d'une fonction (cadre, ouvrier, notaire... jusqu'aux années 1970), puis on s'affichait en fonction d'un créateur (on portait une marque: du Mugler, du Kenzo, etc.). Maintenant, vous portez vous-même un vêtement en tant qu'individu, et le vêtement vous transforme. Il y a une dimension de jeu, de déguisement. C'est ce qui fait le succès des fripes et des plateformes dédiées. Avant, les célébrités affichaient une unité de style, aujourd'hui, on change sans arrêt. ■ **Propos recueillis par M.P.**

> Bêtes de scène

La chronique de Chloé Laubu

Un éléphant sociable a-t-il vraiment plus de parasites qu'un éléphant solitaire?

L'étude de la vie en groupe, ses avantages, ses inconvénients et les compromis qui en résultent est un champ de recherche important de la biologie animale. Vivre avec ses congénères apporte en effet de nombreux bénéfices en termes de recherche de nourriture, accès aux partenaires pour se reproduire, protection des petits, évitement des prédateurs... Mais il y a un revers à la médaille: la transmission des infections! La proximité sociale augmente le risque d'infection parasitaire. C'est la théorie classique, observée dans plus de 200 études.

Toute les deux semaines, Chloé Laubu, docteure en éthologie, détaille le comment et le pourquoi du comportement des animaux

Mais dernièrement, des biologistes se sont intéressés aux éléphants d'Asie et à un parasite qui les ennuie fréquemment, un petit vers gastro-intestinal. Ils voulaient savoir s'il y avait une différence dans

l'infection parasitaire entre pachydermes sociaux et solitaires. Ils ont suivi, pendant quatre années, 71 éléphants en Birmanie, des animaux semi-captifs qui travaillent pendant la journée au transport de bois dans la forêt. Les biologistes déterminaient le profil social des éléphants (ceux qui recherchaient le contact des autres et les plus solitaires) et la taille du groupe dans lequel ils évoluaient. Ils récoltaient ensuite leurs excréments afin de quantifier la charge parasitaire de chaque animal (selon le nombre d'œufs de vers présents dans les déjections).

Or, en cherchant à relier les niveaux d'infestation parasitaire à la vie sociale des éléphants, les biologistes n'ont... rien trouvé! Contrairement à ce qui était attendu, la sociabilité d'un pachyderme ne jouait pas sur sa charge parasitaire. Une remise en question de la théorie classique? Pas si vite... Il est possible que les conditions de vie de ces animaux aient été trop éloignées des conditions naturelles pour être représentatives. Si ces éléphants travaillent en groupe et interagissent fréquemment avec leurs pairs, les relations entre eux restent néanmoins plus limitées qu'en liberté.

En tout cas, le lien entre sociabilité et infection n'est peut-être pas si généralisé que ce que l'on pensait. Récemment, d'autres recherches vont dans le même sens que cette étude pour relativiser cette relation: dans certains cas, les interactions sociales apportent des avantages tels sur la santé (animaux mieux nourris, moins fatigués...) que cela pourrait compenser le risque d'infection inhérent à la vie en groupe. Ces individus en meilleure santé seraient plus à même de combattre les infections et finalement pas plus parasités que les animaux solitaires. Est-ce le cas de nos éléphants d'Asie? C'est possible, mais il faudra d'autres études, comme toujours en science, pour le confirmer. ■

* Lynsdale et coll. «Investigating associations between nematode infection and three measures of sociality in Asian elephants». «Behavioral Ecology and Sociobiology», 76:87, 2022.

PUBLICITÉ

TEMPS & MUSIQUE
MUSIQUE DE CHAMBRE SAISON 2022-2023
Conservatoire de Genève à 19h30

Lundi 19 septembre 2022 **QUATUOR BRENTANO**
Monteverdi, Haydn, Dvořák

Lundi 28 novembre 2022 **MARC COPPEY, violoncelle**
STÉPHANIE HUANG, violoncelle
FELIX ROTH, cor
JEAN-FRANÇOIS HEISSER, piano
JEAN-FRÉDÉRIC NEUBURGER, piano
Schumann, Brahms

Lundi 16 janvier 2023 **QUATUOR ROLSTON**
DASOL KIM, piano
Beethoven, Widmann, Franck

Lundi 13 février 2023 **QUINTETTE MORAGUÉS**
ILYA RASHKOVSKIY, piano
Dvořák, surprises musicales

Lundi 20 mars 2023 **MARTHE KELLER, récitante**
LISE BERTHAUD, alto
PATRICK MESSINA, clarinette
FABRIZIO CHIOVETTA, piano
Textes de Robert Walser
Brahms, Schumann, Bruch

Billetterie: Service culturel Migros Genève, Rue du Commerce 5, Tél. 022 549 27 00
Réservez vos places dès le mardi 7 juin au mercredi 24 août 2022
cultured@migros-geneve.ch
Billets en vente dès le mardi 27 août 2022

Pavillon ADC Association pour la danse contemporaine Place St-Martin 1206 Genève pavillon-adc.ch

août—déc 2022 → Ruth Childs — Hommage à Raimund Hoghe — Davide-Christelle Sanvee — Ceylan Öztrük — Isabel Lewis et coll. & The Field — Nacera Belaza — Emma Saba — Mélissa Guex — Soa Ratsifandrihana — Betty Tchomanga — Louise Vanneste —

PHOTO ELYSEE
TRAIN ZUG TRENO TREN

DESTINS CROISÉS JUSQU'AU 25.09.22

ELYSEE.CH

©Vivian Ben. Photo et dessins (dessin) 2022
© Courtesy Olivia Bee / Gekirkids pour agnès b.